



VOTRE CADEAU

Nous sommes heureux de vous offrir
les premières pages du roman d'Oriane Lapouge,
L'étoile de la liberté, lauréat du Prix du Livre
Romantique 2022.



En librairie le 10 mai


CHARLESTON

ORIANE LAPOUGE

L'ÉTOILE DE LA LIBERTÉ

ROMAN




PRIX DU LIVRE
ROMANTIQUE 2022



CHARLESTON

PRIX DU LIVRE

ROMANTIQUE



L'ÉTOILE DE LA LIBERTÉ

Oriane Lapouge est enseignante et mère de trois enfants. *L'étoile de la liberté* est son premier roman.

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

Design couverture : © Studio Piaude

Image : © Magdalena Russocka/Trevillion Images et © Bjorn Beheydt/Shutterstock

Maquette : Patrick Leleux PAO

© 2022 Éditions Charleston (ISBN : 978-2-36812-795-7) édition numérique de l'édition imprimée © 2022 Éditions Charleston (ISBN : 978-2-36812-836-7).

Rendez-vous en fin d'ouvrage pour en savoir plus sur les éditions Charleston



Oriane Lapouge

L'ÉTOILE
DE LA LIBERTÉ

Roman



À mon étoile

À Mathys, Aïnhua et Eden

Soudain, il vit un éclat de lumière transpercer l'obscurité du ciel. Il sentit la terre se dérober sous ses pieds. Lentement, il sombrait, les membres tremblants et les mains cramponnées à son bas-ventre. L'amour de sa vie demeurait là, près de lui. Dans un lointain murmure, il percevait le cri déchirant de sa voix. Deux regards, empreints de tristesse, à la croisée de leur destin, s'échangèrent une dernière fois. Il aurait voulu assécher les larmes qui se déversaient sur ses joues pour les emporter avec lui. Malheureusement, il ne le pouvait pas. Désormais, il n'était plus qu'un triste soleil s'inclinant en silence. À l'aube de sa mort, il s'envolait, lourd de regrets, sans lui avoir dit qu'elle seule avait su rallumer les étoiles de son cœur noirci. Dans un ultime souffle, il parvint à lui susurrer qu'il l'avait toujours aimée, afin qu'elle ne l'oublie jamais...

*« Le monde est emporté par la conviction cynique
que la force peut tout, la justice rien. »*

Alexandre Soljenitsyne

Avril 1964, Mississippi

DOUGLAS FAISAIT LES CENT PAS devant le bar de Jim Jefferson. Les mains fourrées dans les poches de sa large salopette, il mastiquait son chewing-gum. Sa journée de travail à la scierie n'avait pas eu raison de son enthousiasme. Aujourd'hui, il s'en fichait pas mal que son patron, M. Miller, ait menacé de le virer après que sa pause eut duré un peu trop longtemps à son goût. Au goût du chef, pas du sien. « Il y en a des dizaines, des comme vous, qui prendraient votre place sans se reposer », avait-il grogné. Plein de pauvres « nègres » qui n'avaient pas d'autre choix, avait-il pensé en retour sans même oser le murmurer. Après tout, il aimait son job, avait toujours adoré le bois, son odeur, sa texture et le bruit de la scie qui embrassait son écorce. Il ne connaissait pas de plus belle mélodie, hormis la douce voix de sa femme. Dieu lui avait donné ce corps robuste qui lui procurait la force

d'être un des plus doués dans son domaine. C'était d'ailleurs pour cette raison qu'il se permettait de temps en temps quelques écarts contrôlés.

— B'jour, Doug, lui lança le vieux Sam en quittant le bar.

Douglas lui rendit son salut en posant un doigt sur sa casquette. Puis il fixa la devanture d'un œil critique. Plusieurs affiches traînaient çà et là. Celle d'un rouge vif était une invitation aux rafraîchissements. Doug ferma les yeux et entendit le cliquetis de l'ouverture d'une bouteille de Coca-Cola. Il imagina même la brume froide s'évaporer. Un autre poster trônait à côté, une pin-up blonde entourée de cigarettes. « Ces femmes sont divinement vendeuses dans leurs tenues affriolantes », songea-t-il. Enfin, son regard se dirigea vers le point d'eau. Deux hommes se dressaient là, le vieux Sam et un jeune garçon. Les deux étaient figés dans la même posture. Tête baissée, dos pliés, ils s'abreuyaient à la fontaine. Chacun étanchait sa soif, le premier sous le panneau « Blancs » et le second sous la pancarte « Colorés ». C'était pour cette raison que Douglas était optimiste en cette fin d'après-midi. Il espérait qu'un vent nouveau souffle enfin sur son pays quand, tout à coup, il fut tiré de ses pensées par l'empoignade de David.

— Oh ! Ça fait au moins vingt bonnes minutes que j't'attends ! Quelles sont les dernières nouvelles ? s'écria Doug en tournant la tête vers son ami.

— Pas ici, suis-moi, chuchota David en scrutant les alentours.

David, avec ses longues jambes fines, accéléra le pas. Sa chemise soigneusement repassée se plaquait à son torse qu'on devinait musclé. Les traits de son visage dégageaient une réelle douceur, ce qui lui donnait cet air enfantin qu'il s'efforçait de rendre moins candide. C'est pourquoi il arborait toujours son chapeau trilby beige légèrement penché sur le côté, rendant ainsi son regard brun mystérieux. Tout en portant sa clope au bec, il fit craquer une première allumette. La flamme de celle-ci s'éteignit aussi

vivement qu'elle était apparue. D'une pichenette, il jeta le premier bâtonnet et reproduisit le même geste en se protégeant du vent à l'aide de son autre main. Il aspira vigoureusement sa première bouffée puis, en arrondissant sa bouche, recracha la fumée. Des nuages se dessinèrent et s'élevèrent à leur tour. Un sourire espiègle se figea sur ses lèvres, laissant apparaître une fossette sur sa joue gauche. David, à l'inverse de Douglas, n'impressionnait pas par sa carrure, mais par sa verve. Non pas que son physique fût insignifiant, loin de là, cependant son éloquence aurait donné de l'allure au plus petit des hommes. Sa soif intarissable de savoir ainsi que son imagination débordante le plaçaient naturellement au cœur des débats où il prenait un malin plaisir à utiliser de nouveaux subterfuges pour déstabiliser son auditoire. Lui ne se laissait jamais débous-soler bien que l'ébène de sa peau et une telle arrogance puissent lui valoir de nombreux problèmes. Certains le jalousaient, d'autres l'admiraient, cela lui importait peu, David se suffisait à lui-même et soutenait les regards qui lui étaient adressés sans mépris ni envie.

Plus ils avançaient entre les rangées de bicoques de ce quartier noir, et plus se formait un attroupement autour des deux hommes. Alan le circur, Danny l'ouvrier ainsi que les jumeaux Bob et Dennis les rejoignirent. Quelques voisins se mêlèrent également au cénacle. La terre rouge qui recouvrait les rues s'était muée en gadoue à cause de la pluie tombée dans la matinée. Chacun des hommes présents marquait de ses traces le sol foulé.

Ils s'installèrent dans l'arrière-cour de Douglas où les odeurs de la cuisine de sa femme Lisa chatouillaient leurs sens. Cette dernière apporta des verres de limonade fraîche et un moelleux aux pommes tout juste sorti du four. Bob et Dennis, qui étaient adossés contre un tas de bois, furent les premiers à se jeter sur la nourriture. La bouche pleine, ils la congratulèrent. Comme à son habitude, Lisa mit la main devant ses lèvres et les remercia d'un sourire gêné.

C'était une femme à la démarche hésitante et au regard fuyant. Et pourtant, ses prunelles mordorées troublaient

immanquablement ses interlocuteurs. Mais sa timidité l'emportait sur sa posture. Aussi, son physique conforme à celui d'une femme discrète lui permettait de passer inaperçue. Tout l'inverse de son mari. Il n'y avait que dans sa cuisine qu'elle se sentait libre de s'exprimer et elle le faisait admirablement bien. Ses recettes étaient toujours un délice. Douglas s'estimait le plus heureux des hommes à ses côtés. Il aimait dire que si ses bras étaient aussi musclés, c'était grâce aux talents culinaires de sa femme. Certains ne voyaient là aucun rapport, car ses biceps avaient toujours été d'une circonférence nettement supérieure à la normale. Mais on le laissait y croire. C'était un de ces rares couples que les épreuves avaient fortifiés.

Regroupés sur ce petit terrain, les hommes parlaient tous en même temps et la conversation se mua en un brouhaha incontrôlable. Mais quand David prit la parole, le silence s'abattit et les yeux se rivèrent sur lui.

— D'ici peu, notre Mississippi va avoir besoin de chacun de nous, lâcha-t-il d'un ton solennel tout en repositionnant son chapeau. Cet été, des volontaires originaires du Nord vont venir dans notre État afin de nous aider à nous inscrire sur les listes électorales, continua-t-il devant les regards arrondis et les mâchoires tombantes.

— Ch'inscrire sur les listes électorales, ché possible ça ? questionna Bob, étonné, la bouche encore pleine de gâteau.

— Faut qu'on fasse quoi ? ajouta Doug, impatient comme un enfant tandis que d'autres, en retrait, prirent peur.

David était un militant des droits civiques. Il était membre d'un groupe indépendant et incitait les Noirs de son comté à sortir de leur retranchement. Pour cela, il était souvent la cible d'attaques, mais n'avait jamais cessé son combat. D'un coup d'œil vif, il observa un court instant son public et reprit :

— Nous devons, nous aussi, prendre part à l'écriture de notre propre histoire, dit-il en prenant soin d'articuler chaque mot. Nous savons plus que quiconque combien

le système dans le Sud est injuste et si différent de celui du reste de notre pays. Nous connaissons tous un frère, un oncle, un voisin, un ami qui a été intimidé ou battu à tort ; une sœur, une cousine, une fille qui a été rabaissée ou humiliée.

Les hommes commencèrent à sentir monter en eux une effervescence nouvelle. David, en arpentant la cour, continua en haussant le ton :

— L'abolition de l'esclavage date de cent ans, CENT ANS, entendez-vous, et nous ne sommes toujours pas égaux de fait. Chaque jour, nos droits sont bafoués.

— Oui, lança Alan d'une voix agacée, ce sera le vote ou le fusil, comme l'a dit Malcolm !

— Ah ouais ? Et il est où, ton fusil, à toi ? ironisa Danny. Oubliez pas que les plus armés sont bien les Blancs d'ici.

Il y eut une rumeur d'acquiescement.

— Combien d'entre vous sont inscrits sur les listes électorales ? questionna David en choisissant ses mots avec précaution. Combien d'entre vous ont réellement essayé de faire bouger les choses ?

Devant l'absence de réponses, et pour convaincre son auditoire, il se permit de raconter un petit mensonge :

— Moi-même, je n'ai jamais songé à le faire. J'ai toujours pensé que mon vote ne changerait rien à mon quotidien. Mais maintenant, je me dis que mon vote, plus ton vote, Doug, plus le tien, Alan, plus les deux des jumeaux et ainsi de suite pèseront dans l'urne autant que les voix des Blancs ! Nous avons tendance à croire que, seuls, nous ne pouvons rien, mais c'est faux, c'est accepter notre sort ! C'est rester un témoin silencieux de notre triste condition. Et si, vous, dit-il en les pointant de l'index, vous n'avez pas le courage de le faire pour vous-même, faites-le pour nos enfants. Ceux qui, dans nos écoles noires, n'ont pas les mêmes livres que les gamins des écoles blanches ! conclut-il avec emportement.

— Je suis avec toi, déclara Dennis, des miettes sur ses lèvres après qu'il avait repris une part de moelleux aux pommes comme son frère.

— Qui peut accueillir chez soi des volontaires ? demanda David, plein d'espoir. Je sais que c'est risqué, mais n'oublions pas qu'ensemble nous serons plus forts, ajouta-t-il en levant son poing refermé.

— Moi, cria Doug en brandissant également le poing car il sentait la grandeur du moment.

D'autres suivirent son exemple et certains hésitèrent encore, mais ce soir-là, chacun retourna chez soi envahi par un sentiment nouveau, curieux mélange d'espoir et de crainte.

2

*« Le monde ne sera pas détruit par ceux qui font le mal,
mais par ceux qui le regardent sans rien faire. »*

Albert Einstein

Été 1840, Mississippi

TÉTANISÉE, elle laissa son maigre corps abandonner la lutte. Elle n'était plus en mesure de résister. Son jeune âge ne lui avait pas épargné les récits de ces drames-là. Ceux entraînant une femme dans les abîmes de son être. Le combat était perdu, elle le savait, mais dans un ultime effort, elle parvint à extirper son âme. Il ne lui prendrait pas tout. Ses pensées s'entrechoquaient dans cette grange où les hennissements des chevaux se mêlaient aux gémissements du mal. Elle aurait aimé partir plus loin. Là où les rires de son insouciance enfantine faisaient encore écho au ciel.

Des rayons de lune bercés d'une brise d'été s'infiltraient entre les planches de la bâtisse, éclairant ainsi l'union forcée de deux tristes ombres. Le noir était blanc, le blanc était noir. La cruauté et l'immoralité allaient foudroyer sa pureté à jamais. S'élevant jusqu'aux astres, elle observa

la scène en silence. Un frisson la parcourut. Sa pupille n'avait jamais été aussi sombre. Les ténèbres emportaient ces quelques braises qui, à force de rêves, avaient tenté vainement d'exister.

Elle assistait, impuissante, à la fin de son innocence, étendue sur le sol, tandis que l'homme, visiblement ravi, jouait avec sa marionnette. Il l'avait achetée pour cela. Arrachant sa chemise en toile, dépliant ses membres, ricanaient de ses nombreuses cicatrices, arpentant sa nudité de ses mains assurées. Elle se vit déglutir et, en un éclair, regagna son corps quand une douleur fulgurante tressaillit dans son bas-ventre. Elle essaya de hurler, mais ne perçut aucun son. Le fils du maître avait pris soin de couvrir ses sanglots de sa main bien trop épaisse. Elle suffoquait sous ce poids qui l'empêchait de se mouvoir, sentant ce souffle grossier et cette moiteur qui ruisselait sur sa peau. Elle étouffait, seule, dans cette nuit noire parsemée de lumière pâle, portant sur ses frêles épaules ce destin brisé d'enfant esclave. Sa respiration s'amenuisait, l'oxygène lui manquait, ses yeux se plissèrent, et la pénombre l'envahit.

Aby n'avait jamais eu peur de mourir. Elle attendait même l'ange de la mort avec impatience. Ses bras dessinaient deux ailes prêtes à s'envoler. Mourir signifiait devenir libre, et cette promesse de liberté la poussa à vivre.

*« Toujours viser la lune, car même en cas d'échec,
on atterrit dans les étoiles. »*

Oscar Wilde

Avril 1964, Ohio

MARY TOURNAIT EN ROND DANS SA CUISINE. Le doigt à la bouche, rongant frénétiquement son ongle. Ses pensées virevoltaient dans sa tête. Même les rafales tambourinant à sa fenêtre ne parvenaient pas à l'extirper de ses réflexions. Elle devait trouver une idée, un sujet qui intéresserait le public.

La pression commençait à l'épuiser. Devoir faire ses preuves, rédiger un article avec un nombre de mots à respecter dans un temps imparti. La panique de la page blanche l'envahissait un peu plus chaque jour.

Elle ne cessait de se remettre en question. Et si elle s'était trompée de métier ? Si elle n'était pas faite pour être journaliste ? Ce qu'elle voulait, elle, au plus profond de son être, c'était devenir écrivaine. Imaginer des histoires d'amour impossible et les coucher sur le papier. Faire se rencontrer deux êtres que tout séparait, mais qui

s'unissaient finalement, car le cœur l'emportait. Il l'emportait toujours, pensait-elle. Oh ! l'amour, elle en avait tant rêvé. Le vrai, le grand, l'unique, celui qui retourne une âme et la transforme à jamais.

Des débuts d'histoire, elle en avait un tas, elle griffonnait des textes, tâtonnait et abandonnait. Était-ce parce que les relations qu'elle avait connues n'avaient été que des échecs ? En écrivant ses désirs, réalisait-elle qu'ils n'étaient que des fantasmes ? La tâche lui semblait si longue, si fastidieuse... et ce n'était pas son premier roman, à peine commencé, qui allait la nourrir. Il lui fallait une rentrée d'argent, et ce poste de journaliste au *Columbus* lui avait paru être un bon compromis en attendant mieux. Après tout, elle n'était pas tombée bien loin de son rêve d'enfant.

Trêve de lamentations, elle devait se ressaisir, elle le savait. À elle, aujourd'hui, de se faire sa place et de prouver qu'elle était aussi légitime qu'un autre. Dans cette petite pièce qui lui servait de cuisine, elle ronchonnait si fort qu'elle s'agaçait elle-même. La vaisselle qui s'entassait dans l'évier semblait lui signifier qu'une vie plus rangée pourrait, peut-être, lui permettre d'y voir un peu plus clair. Submergée de colère, elle mit un bon coup de pied dans le tabouret. La douleur qui la submergea aussitôt lui rappela qu'elle ne portait pas de chaussures. Elle tomba au sol, attrapant son orteil entre ses mains et injuriant le monde entier. Recroquevillée à terre, elle se remémora la cause de son énervement, qui remontait à cet après-midi.

Elle se jouait la scène inlassablement. Janet, la quarantaine et qui en paraissait dix de moins, rare femme aspirant à la réussite professionnelle, accessoirement rédactrice en chef du journal, l'avait convoquée pour faire un point sur son travail. Mary, depuis la veille, avait un mauvais pressentiment, et en se dirigeant vers la porte vitrée du bureau de sa patronne, sentit comme une boule se loger au creux de sa gorge. Pour se donner de la force, elle se rappela que, plus jeune déjà, elle rédigeait des papiers pour la gazette de son lycée. Munie de son stylo fétiche et de son carnet beige, elle ratissait les couloirs à la recherche d'exclusivités.

À cette époque, personne ne la convoquait pour obtenir des précisions sur l'avancement de son travail. Puis, à l'université, elle écrivait des articles sur l'équipe de football du campus, mêlant, avec ironie, résultats sportifs et potins de vestiaires des pom-pom girls. L'humour était un de ses points forts et elle voyait souvent le côté burlesque des situations. Afin de rester anonyme, elle avait utilisé un nom d'emprunt masculin et son identité n'avait jamais été révélée. Elle sourit en se remémorant ce dernier point puis, enfin, elle frappa à la porte.

— Entre, Mary, je t'attendais, entendit-elle de l'autre côté de la cloison.

Elle se demandait comment Janet pouvait toujours employer ce même ton impersonnel et froid avec chaque personne qu'elle recevait. Mary, elle, ne savait pas faire semblant et, quand elle était contrariée, cela se percevait dans sa voix.

Lorsqu'elles furent assises toutes les deux, chacune à une extrémité du bureau, Mary observa ses jambes s'entrecroiser. Sa jambe droite ne reposait pas sur sa jambe gauche élégamment comme Janet. Non, le pied de sa jambe droite passait au-dessus de sa jambe gauche, puis revenait se loger derrière sa cheville, si bien que ses jambes semblaient s'entremêler. Ses membres représentaient à la perfection ses pensées du moment : un sac de nœuds.

Ses articles étaient étalés devant elle et une plante séparait son regard de celui de son interlocutrice. Rapidement, elle compta les papiers, il y en avait cinq précisément. Janet l'épiait et, d'un geste franc, décala le végétal pour mieux la toiser. Mary, quant à elle, n'osa pas relever les yeux, qu'elle garda rivés sur les feuilles.

— Mary, tu es parmi nous depuis combien de mois ? questionna Janet, d'une voix calme mais ferme.

— J'entame mon dixième mois, hésita Mary, sentant parfaitement le regard dur de Janet sur elle.

— Dix mois et trop peu de sujets dignes de notre ligne éditoriale ! En tant que femme, j'ai appuyé ta candidature auprès d'hommes plus que réticents à t'embaucher. Comptes-tu leur donner raison ?

— J'ai écrit quelques articles...

— Ne me mentionne pas tes cinq papiers ici présents, évoquant la circulation à Columbus ou les occupations des femmes au foyer, la coupa Janet d'un ton soudain devenu méprisant.

Perplexe, Mary avait relevé la tête et observait Janet qui mimait avec de grands signes des bras une situation qui lui paraissait préoccupante. Elle devait l'être sinon elle ne serait pas ici. Janet poursuivit son monologue en lui rappelant qu'elle avait vanté son diplôme de journalisme ; et que cela avait pesé dans la balance. Désormais, les deux femmes se faisaient face, mais les pensées de Mary l'emmenèrent ailleurs. « Madame s'imagine avoir pris des risques pour moi, songeait-elle. Mauvais pari, visiblement. »

— Une journaliste d'investigation ne peut pas se contenter de pauvres écrits sur les routines des ménagères, insista Janet dont le franc-parler ramena Mary à la réalité.

Gênée, celle-ci se sentit rougir. Elle détestait cela, et plus elle y pensait, plus ses joues chauffaient. Pourtant, aujourd'hui, elle tenait entre ses mains un sujet différent de ce qu'elle avait jusqu'alors proposé et elle espérait que cela lui plaise.

— Mary, comprends-moi bien, il nous faut un bon sujet, un sujet vraiment digne d'intérêt, et de toute urgence ! Avant la semaine prochaine ! Sinon nous allons devoir réviser ton statut au sein du journal, lui asséna sèchement la rédactrice en chef en lui désignant la sortie du doigt afin de la libérer.

Mary se figea, puis elle se redressa maladroitement, le temps de démêler ses jambes. Avant de quitter la pièce, elle lui déposa tout de même son nouvel article. Mais Janet ne prit pas le temps de le lire. Hébétée par cet affront supplémentaire, elle sortit du bureau de Janet en lui souhaitant une bonne fin de journée. Pourquoi lui souhaitait-elle une bonne journée alors que cette dernière venait de gâcher la sienne ? Elle réfléchirait à la réponse plus tard, là, elle ne désirait qu'une chose : fuir loin d'ici.

En retournant à son poste de travail, Mary fut saisie par son reflet dans les baies vitrées des locaux. Ses cheveux

châtains, tombant sur ses épaules, encerclaient un visage légèrement creusé. Tout ce qu'elle intériorisait ressortait dans ces poches qui tombaient sous ses yeux. La tristesse qu'elle portait en son cœur amincissait sa silhouette sans qu'elle puisse le contrôler. Beaucoup y voyaient une chance et proposaient volontiers de lui donner quelques-uns de leurs kilos en trop. Elle souriait souvent en retour, par politesse, mais elle n'acceptait pas sa propre maigreur.

Ce soir-là, affalée dans le canapé de son salon, Mary se sentit une nouvelle fois seule au monde. Pourquoi n'avait-elle pas à ses côtés quelqu'un pour prendre soin d'elle ? Une épaule sur qui elle pourrait reposer son cœur gros. Une oreille à qui elle n'aurait même pas besoin de tout confier, car celle-ci aurait entendu et compris ses silences. Un être qui l'accepterait telle qu'elle était et dont la seule présence serait suffisante.

Assise, perdue, elle fixa les nuages sombres à travers la fenêtre quand la voix d'un homme à la radio la ramena à la réalité. Il s'agissait de la rediffusion d'une émission datant du début du mois. Au fur et à mesure que l'orateur s'exprimait, elle se redressait et tendait davantage l'oreille. D'un ton assuré et entraînant, les mots prononcés éveillaient en elle une idée.

« C'est pourquoi le moment est venu pour vous et pour moi, en 1964, de faire preuve de plus de maturité politique et de comprendre à quoi sert le bulletin de vote, ce que nous sommes censés obtenir lorsque nous votons, et que, si nous ne votons pas, la situation finira par en venir au point où nous devons fondre des balles. Ce sera le bulletin de vote ou le fusil... »

D'un bond, la jeune femme se leva et, pour la seconde fois de la journée, scruta son image dans le miroir. Ce soir-là, elle vit une lueur s'allumer dans ses iris verts. Un sourire en coin se dessina sur son visage. Elle venait de trouver son sujet !

Columbus Journal Libre

18 avril 1964

Les ailes de la liberté

Jerrie Mock : première femme à réussir le tour du monde en avion

C'est avec un Cessna 180, baptisé *Spirit of Columbus*, que l'aviatrice a tenté ce défi d'une vie. Après une préparation de 18 mois, elle s'est envolée de Columbus le 19 mars 1964 à destination de sa première escale : l'archipel des Bermudes. Ont suivi d'autres étapes, Le Caire, Calcutta ou encore Bangkok, autant de destinations paradisiaques synonymes de voyage et d'aventure.

Des aménagements ont été réalisés à bord de l'appareil afin d'accueillir des réservoirs de carburant supplémentaires, du matériel radio et de navigation.

Jerrie Mock a rejoint notre ville ce 17 avril après ce fabuleux tour du monde en solo qui a duré 29 jours, 11 heures et 59 minutes.

Et si le courage de cette femme en inspirait de nombreuses autres à réaliser leurs rêves ?

Mary L.

4

*« Choisis une étoile et ne la quitte jamais des yeux.
Elle te fera avancer loin sans fatigue et sans peine. »*

Alexandra David-Néel

Automne 1845, Mississippi

ABY SE TRAÎNAIT POUR REJOINDRE SA CASE. Cambrée, une main au bas du dos et une autre agrippée à la main de son petit garçon, elle avançait d'un pas lourd dans les allées de son quartier, comme elle aimait l'appeler. Plus les semaines passaient et plus le travail aux champs devenait douloureux. Son ventre qui s'arrondissait la ralentissait dans sa cueillette et, à chaque pesée, elle encaissait en silence les reproches du régisseur. « Encore moins de cent livres, pour sûr qu't'as d'la chance d'être grosse ! Fais tout de même attention à mon fouet », lui répétait chaque jour Bill avec un regard oblique et perçant.

Aby touchait son ventre et faisait tourner délicatement son index autour de son nombril qui ressortait. Elle ne savait plus à quelle occasion cette mauvaise graine s'y était invitée. Les jeunes pousses et l'éclosion des premières feuilles vertes accompagnaient la fatigue et les haut-le-cœur

du début de grossesse. Puis les petits bourgeons s'étaient arrondis au même moment que son bas-ventre. La floraison avait eu lieu et les champs resplendissaient de ces tiges ornées de boules colorées quand elle avait annoncé à son petit Ed qu'il allait être grand frère. Elle revoyait son regard coquin et pétillant quand il avait arraché un de ces pétales et qu'avec celui-ci, il lui avait caressé le ventre tout en murmurant quelques mots gardés secrets. Elle se souvenait avoir pensé qu'à cinq ans la vie n'avait pas encore éteint la flamme de joie qui brillait dans ses yeux. Une lueur aussi douce et belle que ces teintes en cet instant d'éternité. Aujourd'hui, les fleurs avaient fané et le coton était sorti de son cocon. Aussi, les champs n'oubliaient pas de rappeler ses cueilleurs à un labeur encore plus fatigant.

Les journées étaient éprouvantes, mais Aby bénissait ce moment où, quand elle rentrait, elle retrouvait ce visage d'ange, sa gaieté et ces joues pleines de boue. Quand, enfin, elle joignait sa main à celle de son fils, elle se sentait sereine et apaisée. Ce petit être qui berçait son cœur depuis qu'il avait émis son premier cri.

Malgré tout, elle remerciait le maître de ne pas lui avoir arraché ce garçon à la naissance. Il en avait pourtant tous les droits au vu des lois de son pays et beaucoup l'auraient compris. Par chance, la mère d'Aby, de son vivant, avait travaillé dans la grande maison ; de ce fait, Robert Wikson connaissait Aby depuis l'enfance. Grâce à cela, la diction de la jeune femme était plus fluide et son vocabulaire plus nuancé que celui de la majorité des esclaves. Elle se tenait aussi différemment, droite comme le chêne qui s'élevait devant l'entrée principale. Il y avait toujours eu une distinction entre les travailleurs des champs et les domestiques qui n'échappait ni aux Blancs ni aux Noirs. Mais la naissance de son fils, Ed, avait empêché Aby de suivre la même voie que sa mère. Elle n'avait pas pu intégrer la maison principale et avait été contrainte, à son tour, de cultiver la terre.

Toutefois, peu lui importait sa place tant qu'Ed grandissait auprès d'elle. Elle avait pu lui donner le sein, le porter

contre son cœur, le border chaque soir. Elle chérissait chacune de ces secondes, car elle savait qu'au quartier tout était éphémère.

Ed était un petit garçon curieux et vif. Ses grands yeux marron observaient le monde avec appétit. Il adorait inventer des histoires en contemplant les étoiles. Il disait toujours que ces astres éclairaient son ciel. Il en avait choisi une, une de ces lumières. Ce n'était pas la plus brillante ni la plus volumineuse, mais c'était la sienne. Il l'avait nommée comme lui : Ed. Aussi avait-il l'intime conviction qu'elle ne l'abandonnerait pas et qu'elle le guiderait le moment venu. En attendant, l'étoile l'observait et veillait également sur d'autres en silence. Elle étincelait comme une promesse et cette promesse, d'après sa croyance, tiendrait pour l'éternité. Ed ne connaissait rien d'autre que cette plantation, mais il parcourait tout le pays et bien au-delà à la force de son imagination. C'était lui, par ses mots, qui faisait rêver Aby. Elle fixait ses petites lèvres rosées quand il bavardait et elle buvait inlassablement ses récits de sa voix enrouée, ne cessant d'admirer les traits fins de son visage comme seule une mère peut le faire.

Il était son émerveillement, son prolongement. Même si sa couleur n'était pas la même que la sienne, elle ne percevait aucune différence entre eux. Seul le regard des gens rappelait à Aby les origines de son fils. Qu'importe ce qu'elle avait enduré, Ed était sa liberté à elle, la liberté qu'elle pensait avoir gagnée.

C'est pourquoi elle s'était promis que, comme pour son aîné, elle abreuverait cette nouvelle graine d'un amour infini. D'un geste pur, un sourire suspendu aux lèvres, elle caressait son ventre et se dirigeait vers sa case.

Le chemin de terre où elle marchait, unique terrain de jeu des enfants esclaves, était bordé à droite par les baraquements éparpillés çà et là et à gauche par des pacaniers, tristes témoins de la perversité humaine. Trois petites marches séparaient le sol de leur porte d'entrée. La bâtisse était composée de quelques planches de bois, dont la vieille peinture craquelait, ainsi que d'une unique

et sombre fenêtre dénudée. L'image de ces habitations reflétait celle de ses occupants. Elles étaient posées là par nécessité et non par choix. Construites dans la précipitation pour faire face au besoin de main-d'œuvre qui avait crû avec le développement du pays. Elles étaient à l'opposé de la demeure du maître. Aucune colonne blanche pour les soutenir, aucun escalier pour s'élever, aucune véranda pour se prélasser pendant les douces soirées d'été, aucun volet pour se protéger et aucune hauteur pour rêver. Ces petits baraquements faisaient partie du paysage, mais le flétrissaient. En retrait d'un domaine flamboyant où se mêlaient potagers, écuries, allées d'arbres centenaires, ruisseaux et champs de coton à perte de vue, ils se maintenaient et luttaient pour ne pas s'effondrer. Ces habitations et leurs résidents luttaient.

Sur le pas de leur porte était assise Rose, mais tout le monde l'appelait Grandma. En voyant arriver Aby, le cœur de Grandma sourit et, péniblement, elle se redressa. La vieille femme avait élevé Aby à la mort de sa mère et elle la considérait comme l'enfant qu'elle n'avait pas pu avoir.

— Comme tu as l'air fatiguée ! s'inquiéta-t-elle tout en replaçant une mèche dans les nattes collées d'Aby.

— Les journées me semblent de plus en plus longues et j'ai du mal à trimbaler ce gros corps, répondit Aby, les traits tirés.

Grandma saisit le bras d'Aby avec tendresse et bienveillance.

— Entre vite, c'est encore chaud ! Un peu de riz et du pain d'maïs pour...

— Changer ! dirent-elles ensemble en s'esclaffant.

Grandma avait vu et entendu plus d'une tragédie dans sa vie. Mais c'étaient surtout ses propres tragédies qu'elle portait et qui rendaient la douceur de son cœur si unique. Elle aimait rappeler que les malheurs changeaient les âmes humaines à jamais, mais que chacun était libre de les utiliser pour se bonifier ou non. Elle, elle avait su transformer chacune de ses épreuves en autant d'occasions de montrer sa générosité. À la suite d'un accident, comme

elle disait, elle avait perdu l'usage de son œil et de son bras droits. Depuis qu'elle n'était plus utile pour les cultures, elle s'occupait, avec l'accord de M. Wikson, des enfants durant la journée.

C'était au sein de ce cocon qu'Ed grandissait, aimé et choyé par ces deux femmes. Tous les trois entrèrent dans leur petite case où, ce soir, l'odeur de la marmite, bien que celle-ci ne débordât pas, emplit leurs narines.

Une dizaine de personnes s'entassaient ici, enfants et femmes seules. Un drap en toile faisait office de séparation de l'espace. Une partie était réservée au sommeil et une autre aux repas. Les habitants se soutenaient mutuellement. Les mères et les non-mères prenaient soin des enfants. Les femmes se réconfortaient à tour de rôle. Quand une sombrait, les autres la relevaient. Les enfants, eux, par leur belle humeur, apaisaient les plaies. Ils avaient fait de ce lieu un refuge étanche au monde extérieur. Bien qu'en apparence cette case ressemblât à toutes les autres cases du quartier des esclaves, morne et insipide, en son sein y fleurissaient l'amour, l'entraide et la bienveillance. Et cette faculté que seules les femmes ont de jeter des rayons de soleil à la pluie afin d'y laisser naître l'arc-en-ciel.

Nous espérons que
cet extrait vous a plu !



Pour lire la suite, commandez-le
dès maintenant !

[> Fnac](#)

[> Amazon](#)

Rejoignez la communauté
Charleston !



NEWSLETTER



Inscrivez-vous à notre newsletter
et recevez :

- 1 cadeau rien que pour vous
- nos infos 2 fois par mois
(pas plus c'est promis ! 😊)

[> Je m'inscris](#)

RÉSEAUX SOCIAUX

Rejoignez la communauté Charleston
sur les réseaux sociaux !



À bientôt !

